

LORRAIN, Dominique, HALPERN, Charlotte et CHEVAUCHÉ, Catherine (2018) *Villes sobres. Nouveaux modèles de gestion des ressources*. Paris, Presses de Sciences Po, 360 p. (ISBN 978-2-72462-190-7)

Ewa Berezowska-Azzag

Volume 64, numéro 181-182, avril–septembre 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1090233ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1090233ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Berezowska-Azzag, E. (2020). Compte rendu de [LORRAIN, Dominique, HALPERN, Charlotte et CHEVAUCHÉ, Catherine (2018) *Villes sobres. Nouveaux modèles de gestion des ressources*. Paris, Presses de Sciences Po, 360 p. (ISBN 978-2-72462-190-7)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 64(181-182), 201–203. <https://doi.org/10.7202/1090233ar>

BRUNET, Roger (1986) La carte-modèle et les chorèmes. *Mappemonde*, vol. 86, n° 4, p. 2-6.

CAMAGNI, Roberto et MAILLAT, Denis (2006) *Milieux innovateurs, théorie et politiques*. Paris, Economica.

CARROLL, Lewis (1929) *La chasse au snack*. Paris, Seghers.

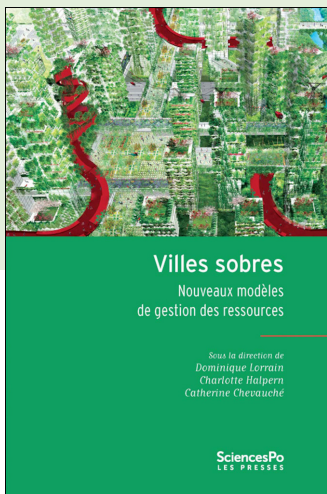
LARDON, Sylvie et PIVETEAU, Vincent (2005) Méthodologie de diagnostic pour le projet de territoire : une approche par les modèles spatiaux. *Géocarrefour*, vol. 80, n° 2, p. 75-90.

LATOURE, Bruno (2017) *Où atterrir? Comment s'orienter en politique?* Paris, Éditions La Découverte.

DE LA SOUDIÈRE, Martin (2019) *Arpenter le paysage. Poètes, géographes et montagnards*. Paris, Éditions Anamosa.

Sylvie LARDON

INRA et AgroParisTech
UMR Territoires
Clermont-Ferrand



LORRAIN, Dominique, HALPERN, Charlotte et CHEVAUCHÉ, Catherine (2018) *Villes sobres. Nouveaux modèles de gestion des ressources*. Paris, Presses de Sciences Po, 360 p.

(ISBN 978-2-72462-190-7)

Les villes ne sont pas sobres, ce sont des ogres – et ce constat ne date pas d’hier. En consommant les ressources naturelles sans retenue, en rejetant dans l’environnement leurs déchets sans souci, elles bouleversent les équilibres écosystémiques en nous

menant, à terme, à l’effondrement de nos sociétés. Sous la menace du dérèglement climatique qu’elles-mêmes aggravent en émettant les gaz à effet de serre (GES), la vision de lutte pour la survie qui nous attend dans l’avenir dessine l’urgence de repérer, parmi les solutions d’adaptation urbaine qui prolifèrent partout dans le monde, celles qui soient généralisables et capables de contrer la théorie de catastrophe. Le fatalisme qui nous mène à l’impasse exige de prouver que de telles solutions existent, mais aussi de démêler le vrai du faux dans le magma des « bonnes pratiques » et de trouver la bonne

échelle de mise en œuvre des techniques innovantes que le « supercapitalisme » considère comme une panacée.

Pour mettre en relief et défendre le concept de la « ville sobre », cet ouvrage collectif rassemble les contributions de 14 auteurs d’horizons et profils divers. Réalisée dans le cadre du programme SYRACUSE, de l’Agence nationale de la recherche (ANR), la recherche explore des pistes pour une ville durable de demain. En étudiant les types de symbioses urbaines expérimentées dans le monde et les modes de leur mise en œuvre dans des contextes géopolitiques différents, elle met en exergue la difficulté d’appliquer les approches technicistes de la politique urbaine verte, face à la rigidité des systèmes de gouvernance urbaine sectorisée et à l’obsolescence de leurs outils de régulation.

Combinant la revue de la littérature scientifique et les enquêtes exposant les points de vue des acteurs divers (sectoriels, territoriaux, entreprises, investisseurs, institutions, citoyens riverains des projets), les auteurs nous conduisent, à travers les analyses multidimensionnelles des cycles des ressources et de leurs dispositifs spatiaux, techniques, politico-institutionnels et économiques, vers des conclusions fort intéressantes.

Les trois premières parties de l’ouvrage sont dédiées aux concepts de transition, de sobriété et des symbioses énergétiques, au traitement des rejets urbains (déchets et eaux usées), à la gestion du cycle de l’eau et au problème de décentralisation des réseaux, puis au développement des « gros objets urbains » (ports, aéroports, parcs industriels et villes nouvelles), témoins des réussites ou des échecs de l’application territoriale de concepts précédents. Les auteurs arrivent ainsi à en démêler les contradictions, à analyser les processus, les procédés, les méthodes et les systèmes d’acteurs en place. Enfin, en quatrième partie, un panorama des solutions technologiques innovantes accompagne la démonstration de capacité de l’intelligence urbaine à faire face aux menaces climatiques.

L’originalité de la démarche réside dans son approche objective, alliant les aspects théoriques et pratiques sans parti pris, ce qui est rare de nos jours. Le constat final amène les auteurs à admettre que la ville sobre ne constitue pas un modèle de rupture, mais plutôt un chemin de progrès vers la résilience urbaine. L’ouvrage n’est pas du tout fataliste, bien au contraire. Il ouvre des perspectives rassurantes, parce que fondées à la

fois sur une compréhension holistique de la ville et du territoire résilient, et sur une démarche méthodologique rationnelle, basée sur « la règle de trois ». Trois ressources et leurs cycles respectifs sont passés au crible de l'analyse: l'eau, l'énergie et les déchets. Trois échelles d'analyse permettent de comprendre les contradictions ou conjugaisons spatiales de leur fonctionnement: le bâtiment, l'îlot/quartier, la ville/métropole. Trois contextes urbains sont judicieusement choisis: (i) Genève, Vancouver, Singapour, témoins d'application des solutions de recharge portées par les innovations technologiques des pays industrialisés; (ii) Delhi et Lima, témoins des contradictions et difficultés de leur exploitation dans les pays émergents; (iii) enfin, Amsterdam, Suzhou, Shanghai et les villes nouvelles chinoises, véritables démonstrateurs des limites des solutions techniques proposées. Au fil de la lecture, on découvre aussi les trois logiques en confrontation ou collaboration, selon leurs objectifs propres: celle des institutions politiques, et celles des entreprises et des territoires. Il en ressort quelques évidences qui, pourtant, jusqu'à présent n'ont pas été considérées comme telles, faute de preuves.

D'abord, il y a le constat d'incapacité des institutions politiques à produire des instruments cohérents de mesure des effets de l'action humaine sur l'environnement, quel que soit le contexte géopolitique ou économique concerné. Selon les auteurs, les conditions du passage à un modèle alternatif de sobriété urbaine nécessitent non seulement la mise à niveau des systèmes de gouvernance et la reconfiguration des systèmes d'acteurs, mais aussi la modification des périmètres spatiaux de leur action et la refonte de leurs outils de gestion et de leurs modes opératoires.

Ensuite, deuxième évidence: la volonté de ne considérer l'effervescence actuelle des solutions techniques que comme des « incubateurs de changement vers une économie décarbonnée » et non pas comme des « bonnes pratiques de durabilité » à généraliser à tout prix, parce que leur mise en œuvre dépend du contexte local et parce que les effets réels d'innovation conceptuelle ou d'optimisation technologique peuvent dangereusement accentuer les inégalités socioéconomiques et territoriales entre les pays industrialisés et émergents, conduire à des catastrophes humaines et induire les migrations massives.

Enfin, troisième évidence: la reconnaissance du rôle fondamental de la planification urbaine locale. Si l'on parle beaucoup aujourd'hui du rôle des symbioses industrielles,

l'ouvrage démontre que les symbioses urbaines s'avèrent aussi être prometteuses. Les auteurs nous montrent comment la localisation, la distance d'implantation, l'association intelligente des normes et standards de programmation et d'aménagement urbain, le choix de système d'infrastructures (centralisé/décentralisé) et le statut de services urbains jouent un rôle majeur depuis le début de la conception d'aménagement jusqu'à la mise en œuvre et l'exploitation des cycles métaboliques. Ils nous montrent aussi comment la réussite de l'action publique en ville dépend de la médiatisation, de la labélisation, du statut des partenaires impliqués dans la symbiose (privé/public) et des outils de gestion en place.

Il est donc évident qu'il nous faut changer de paradigme. Les auteurs insistent sur le rôle important des institutions politiques dans les relations systémiques entre les composantes de la ville. L'ouvrage stimule ainsi la créativité. En tant qu'architecte-urbaniste, nous faisons la lecture de ces liens à partir du modèle de durabilité organique du système de covalence entre les dimensions morphologique, physiologique et d'intelligence urbaine, en plus de l'analyse écosystémique classique (économie, société, environnement, gouvernance). C'est un nouveau champ de recherche qui s'ouvre désormais, lequel proposerait la programmation urbaine aux états-limites de développement urbain, face à la menace de l'insécurité alimentaire. Un défi de taille dans ce point chaud de réchauffement climatique qu'est la région méditerranéenne, mais un défi mondial aussi, en raison de la croissance démographique, de l'urbanisation galopante, de la raréfaction des sols arables et des ressources vitales nécessaires à la survie de l'homme. Il s'agit d'une nouvelle ambition pour l'urbanisme d'aujourd'hui, au-delà des défis *smart* d'ordre technique, juridique et institutionnel.

Pour conclure, reconnaissons aussi la qualité de l'ouvrage. La richesse des savoirs théoriques et pratiques en fait un guide pragmatique, détaillé, à la fois analytique et synthétique, au service des architectes-urbanistes, aménageurs et planificateurs, mais aussi des décideurs, investisseurs, ingénieurs, citoyens, étudiants et chercheurs. C'est un ouvrage précieux sur la survie de la ville, l'un des rares à évaluer les solutions de sobriété urbaine avec le recul de l'expérience. Ces solutions sont-elles efficaces? Sont-elles efficaces, faisables, rentables, écologiquement fiables, socialement acceptables, résilientes? Lisons-le avant qu'il ne soit trop tard, pour agir sans tomber dans les clichés habituels. Les villes doivent faire mieux avec

moins dès aujourd'hui, pour empêcher les villes de demain de sombrer dans la catastrophe civilisationnelle.

Références

SEMAL, Luc (2019) *Face à l'effondrement. Militer à l'ombre des catastrophes*. Paris, Presses universitaires de France.

MESPOULET, Martine (dir.) (2017) *Quantifier les territoires. Des chiffres pour l'action publique territoriale*. Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Ewa BEREZOWSKA-AZZAG

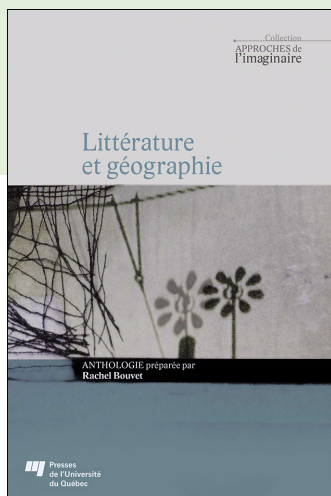
École Polytechnique d'Architecture et d'Urbanisme
Laboratoire Ville, Urbanisme et Développement durable,
Alger

Cet art d'écrire mena même certains géographes à embrasser une carrière littéraire. Ce fut le cas de Louis Poirier (1910-2007), spécialiste de géomorphologie qui, sous le nom de Julien Gracq, élaborait une œuvre romanesque qui demeure marquée par un indéniable caractère géographique. Le géographe Henry Petiot (1901-1965), élève de Raoul Blanchard (1897-1965) et auteur d'une monographie sur la géographie urbaine de Briançon (1921), devint un écrivain et académicien célébré en son temps, sous le nom de Daniel-Rops. Le critique Albert Thibaudet (1874-1936), agrégé d'histoire et géographie, recourut fréquemment, dans ses *Réflexions sur la littérature*, à de nombreuses métaphores empruntées à la discipline géographique et esquisse une géographie littéraire où les œuvres sont liées entre elles par des solidarités multiples.

L'avènement d'une géographie néopositiviste quantitative relégua en arrière-plan cette affinité entre la géographie et la littérature. Le maître ouvrage d'Éric Dardel, *L'homme et la terre*, paru en 1952, dressant les rapports entre la géographie et le mythe, matrice même de la littérature, selon Northrop Frye, passa alors tout à fait inaperçu, comme le rappelle, après Claude Raffestin, Bertrand Lévy dans l'un des textes figurant au sein de l'anthologie rassemblée par Bouvet. La géographie, désormais en quête de reconnaissance scientifique et de modèles théoriques, allait dorénavant s'exprimer en langage graphique et mathématique. Dardel lui-même était bien conscient de ce changement de paradigme, affirmant, en conclusion de son ouvrage, qu'«il est difficile d'imaginer à notre époque une autre relation de l'homme avec la Terre que celle de la connaissance objective proposée par la géographie scientifique» (Dardel, 2014: 241).

Le renouveau insufflé par la géographie humaniste d'inspiration phénoménologique réhabilita la pensée et l'œuvre de Dardel, et noua de nouveaux liens avec la littérature, notamment chez Armand Frémont (1933-2019), qui mobilisa les œuvres de Gustave Flaubert et de Guy de Maupassant pour révéler, à travers le jeu des représentations littéraires, les dimensions sensibles profondes de la personnalité géographique de sa Normandie natale.

L'anthologie préparée par Rachel Bouvet, rassemblant des contributions de représentants de ces deux domaines sur les rapports qu'entretiennent géographie et littérature, illustre ce renouveau et la diversité des approches géo-littéraires. Selon Bouvet, l'apparition d'approches théoriques et d'outils d'analyse, dans les années 1980, a



BOUVET, Rachel (2018) *Littérature et géographie*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 272 p.

(ISBN 978-2-76055-029-2)

L'essence scripturaire de la géographie – étymologiquement, écriture (graphie) de la terre (géo) – appelle à de nécessaires rapports avec la littérature, dérivé de *litteratura*, c'est-à-dire «ce qui est écrit». Ces rapports sont néanmoins d'intensité variable selon les époques et les écoles de pensée. L'école vidalienne,

par exemple, qui domina la pensée géographique pendant les premières décennies du XX^e siècle, constituait, si l'on s'en rapporte au jugement de l'historien Fernand Braudel (1901-1985), un genre littéraire en soi: «L'école géographique française, issue du vigoureux enseignement de Vidal de La Blache, n'aura pas reculé devant l'entreprise, elle a voulu voir et elle a su bien voir. Elle aura même atteint à [sic] une sorte de perfection dans cet art de décrire la terre, perfection jamais égalée à l'étranger à ma connaissance, et pas toujours signalée chez nous comme il en conviendrait. Et pourtant, c'est une de nos vraies réussites littéraires!» (Braudel, 1997: 71). Lors d'une émission de France Culture consacrée à Vidal de La Blache, Jean-Louis Tissier émet, pour sa part, l'hypothèse selon laquelle le style du célèbre géographe puiserait dans l'œuvre d'Eugène Fromentin, auteur d'un célèbre roman et de récits de voyages, renforçant du même coup cette intime filiation entre géographie et littérature.